

Rawdon, le 26 avril 1952

Mon cher Marcel,

Quel est ce choc nerveux dont tu me parles? Qu'as-tu éprouvé au juste? Mon chéri, je crains que tu ne vives beaucoup trop tendu. De grâce, tâche de t'apaiser: cet accident n'est tout de même pas si grave. Et pour le reste, l'attente que tu dois subir, les quelques retards et peut-être même désillusions que tu puisses rencontrer, trouves-tu que tout cela soit de nature à te bouleverser ainsi. Sois plus calme, mon chou, il le faut bien, voyons. Ah, que de plus en plus j'aspire à vivre dans la paix, éloignée de toute cette complexité de l'existence qui épuise les nerfs. Essaie du moins de te détendre.

Tu m'écris souvent, Dieu merci, et je t'en sais gré, c'est-à-dire de trouver, à travers tes préoccupations, quelques moments pour moi; cependant, avoue-le, tes lettres ne sont guère longues — elles n'en disent pas beaucoup. Je t'envie de voir passer les transatlantiques; le spectacle doit en valoir la peine. Ici, c'est autre chose, non moins beau. Aujourd'hui, le thermomètre est à 72 degrés. C'est invraisemblable. Je vais au soleil dans la cour, sans bas, comme en plein été.

Tant que je travaille, le temps passe assez vite; après, malgré tout, le reste de la journée me pèse. Nos petites balades en auto me manquent énormément — surtout notre promenade préférée — au long de la côte Sainte-Catherine, le soir, quand le pavé reluit de pluie.

Que fais-tu toi-même le soir? Hector te fait-il sa visite quotidienne? Qui vois-tu? Moi, personne, sauf les Paré, et madame Godin une fois. Je n'aime pas beaucoup le village — je préfère, pour me promener, prendre des routes solitaires. D'ici cinq ou six jours, si la chaleur persiste, ce sera ravissant dans la région.

N'oublie pas de me tenir au courant de tout ce qui t'arrive. Je pense à toi à chaque instant. Je t'embrasse tendrement.

Gabrielle